

« Le jeu de la mort » : des liaisons dangereuses ?

« *Le jeu de la mort* » : *dangerous Liaisons* ?

Béatrice Fleury et Jacques Walter



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2056>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.2056

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

Pagination : 199-214

ISBN : 978-2-8143-0108-5

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Béatrice Fleury et Jacques Walter, « « Le jeu de la mort » : des liaisons dangereuses ? », *Questions de communication* [En ligne], 20 | 2011, mis en ligne le 01 février 2012, consulté le 19 avril 2019. URL :

<http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2056> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.2056

BÉATRICE FLEURY

Centre de recherche sur les médiations

Université Nancy 2

Beatrice.Fleury@univ-nancy2.fr

JACQUES WALTER

Centre de recherche sur les médiations

Université Paul Verlaine-Metz

jacques.walter@univ-metz.fr

« LE JEU DE LA MORT » : DES LIAISONS DANGEREUSES ?

Résumé. — Le 17 mars 2010, 20 h 35, France 2 diffuse une émission intitulée *Jusqu'où va la télé ?* dont une partie (*Zone XTrême*) est une transposition télévisuelle de l'expérience engagée par Stanley Milgram, dans les années 60, sur le rapport que des individus entretiennent à une autorité. C'est sur le terrain du débat d'idées entre chercheurs que *Questions de communication* a souhaité s'engager, cet aspect étant insuffisamment présent dans l'émission et son traitement. Pour cela, Erik Neveu et Brigitte le Grignou ont proposé une première analyse de l'émission dont les résultats ont été discutés par Philippe Breton, Hervé Glevarec et François Jost. Tous tentent de replacer cette expérience dans un cadre épistémologique et sociologique plus large, ce qui les conduit à nuancer les apports scientifiques de l'émission mais aussi de son modèle, l'expérience Milgram.

Mots clés. — Stanley Milgram, psychosociologie, autorité, obéissance, télévision, *Le Jeu de la mort*, *Zone XTrême*, intervention de scientifiques, débat public.

Le 17 mars 2010, 20 h 35, France 2 diffuse une émission intitulée *Jusqu'où va la télé ?* Annoncée à grand renfort d'articles de presses, elle est composée d'un documentaire – *Le jeu de la mort* (Christophe Nick¹) – dans lequel sont filmés des sujets testant un jeu télévisé (*La Zone XTrême*)² et orchestré par un groupe de chercheurs³. Celle-ci est la transposition d'une expérience scientifique conduite par le psychologue social Stanley Milgram, au début des années 60, à l'université Yale aux États-Unis et qui étudiait le degré d'obéissance d'un individu face à une autorité le poussant à commettre des actes posant un problème de conscience⁴. Parmi les résultats de cette expérience, l'un consiste en la mise en évidence de l'état agentique de l'individu, une attitude correspondant à la délégation par un individu de sa propre responsabilité sur une autorité.

Le programme diffusé comprend aussi un débat qui est diffusé le même jour à 22 h 10. Animé par le journaliste Christophe Hondelatte, il rassemble sur un plateau à géométrie variable deux candidats du jeu (un qui s'était révélé très obéissant, et un autre, non disposé à obéir), le rédacteur en chef de *Philosophie Magazine* – un périodique partenaire de l'émission –, Alexandre Lacroix, des animateurs et/ou journalistes et chroniqueurs de radio et de télévision. Mais avant même que ce débat ne soit diffusé, celui-ci fera polémique, d'une part, parce qu'Alexandre Lacroix⁵ a confié à des journalistes l'altercation violente

¹ Journaliste, essayiste, documentariste, C. Nick (né en 1958) a notamment réalisé *Chroniques de la violence ordinaire* (2005), une série documentaire composée de 4 films qui recevront le *Prix de la critique du meilleur documentaire télévision 2005*, ou encore *La Résistance*, une série de 6 documentaires (2008). Pour V. Patrin-Leclère (2010 : 57) : « Forme d'aboutissement dans un parcours, *Jusqu'où va la télé ?* résulte d'empilements de thématiques et de réflexions fortement corrélées sans être véritablement concaténées ».

² É. Neveu et Br. Le Grignou rappellent que, deux semaines avant la diffusion de l'émission, C. Nick et M. Eltchaninoff ont publié un ouvrage dans lequel l'expérience et ses leçons sont détaillées : *L'expérience extrême*.

³ L'équipe de chercheurs partie prenante de l'émission est dominée par la psychologie sociale : à J.-L. Beauvois, il faut ajouter les noms de « Dominique Oberlé, maître de conférences, spécialiste des groupes, et deux jeunes chercheurs, David Vaidis, maître de conférences, spécialiste de dissonance cognitive, et Olivier Codou, spécialiste des relations à l'école » (Neveu, Le Grignou, 2011). Mais à ce groupe s'ajoutent deux chercheurs de sciences de l'information et de la communication (sic) : « Didier Courbet, professeur de sic, spécialiste de l'influence des médias et de la publicité, se présente aussi comme "psychologue". Amandine Tonelli, "assistante diplômée" à l'université de Genève, est titulaire d'une maîtrise de sic » (*ibid.*).

⁴ Le jeu consiste à placer des individus dans une position de questionnant vis-à-vis d'une personne enfermée dans une bulle (un acteur) et qu'ils ne voient à aucun moment. Seule la voix de ce dernier est audible. À chacune des réponses fautives que donne l'acteur, il reçoit une décharge électrique qui lui est infligée par le questionnant. Plus on progresse dans le jeu, plus l'impulsion est forte (de 20 à 460 volts). C'est Tania Young (habituellement présentatrice météo) qui, toute de blanc vêtue, joue le jeu de l'autorité. Elle enjoint les candidats à poursuivre le jeu quand bien même l'acteur se fait-il de plus en plus implorant.

⁵ Plusieurs quotidiens et magazines racontent l'altercation entre C. Hondelatte et A. Lacroix, résultant d'un désaccord de fond lors de l'enregistrement. En effet, pour expliquer l'obéissance d'un des deux candidats, invité à parler de sa participation au *Jeu de la mort*, C. Hondelatte a souhaité raconter des éléments de la vie privée de ce dernier. Le second s'est appuyé sur cette indiscretion

(coupée au montage) qui l'a opposé à Christophe Hondelatte. D'autre part, parce que le conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA) a sermonné le journaliste pour n'avoir pas diffusé, contrairement à ce qui était prévu, l'enregistrement d'un long entretien du journaliste Rachid Arahb portant sur les limites et les risques de la télé-réalité. Dans les coulisses de l'émission donc, la critique met en cause des pratiques contestables mais dans un cadre inattendu, puisque celles-ci se manifestent dans l'émission même qui se donne pour projet de dénoncer le fonctionnement et les effets pervers de la télévision.

Le lendemain, à 22 h 45, c'est au tour du documentaire *Le temps de cerveau disponible*, d'être diffusé. Il devait l'être la veille mais la chaîne a choisi de faire autrement, modifiant la portée argumentative de cette émission par rapport à la précédente. Pour Valérie Patrin-Leclère (2010 : 67), chercheuse impliquée dans le dispositif et présente dans ce documentaire,

« cette déconstruction est un contresens. Au nom d'une combine audimétrique (l'espoir de réunir les téléspectateurs devant un débat animé par un journaliste célèbre ?), la combinaison *Jusqu'où va la télé ?* est défaite. [...] Non seulement le débat qui suit *Le jeu de la mort* écarte *Le temps de cerveau disponible* de la série, mais en plus le plateau réuni brouille l'intelligibilité et rétrécit les perspectives ».

Si l'on sent poindre en cette position une forme d'amertume vis-à-vis d'un rendez-vous manqué, la diffusion en une autre grille que celle envisagée initialement montre le poids stratégique de la programmation dont la maîtrise n'incombe que faiblement au réalisateur et/ou programmateur. Toujours est-il que, dans ce deuxième documentaire, on peut entendre des chercheurs de différentes disciplines (Olivier Aim – sic –, Yves Jeanneret – sic –, Jean-Claude Kaufman – sociologie –, Pascal Marchand (sic et psychologie), Philippe Meirieu – sciences de l'éducation –, Yves Michaud – philosophie –, Jean-Louis Missika – sociologie –, Valérie Patrin-Leclère – sic) et un écrivain (Jean-Claude Guillebaud) discuter de l'influence – effective ou nuancée – de la télévision. Plusieurs questions sont au cœur de cette discussion ; elles figurent sur le site de la chaîne : « La télévision a-t-elle une influence sur notre comportement ? », « La télévision est-elle le simple miroir de notre société ? », « Comment la télévision pourrait-elle évoluer ? », « Comment résister, comment prévenir le danger d'une télévision sans limite ? »⁶.

Ainsi donc, voici brièvement listés les ingrédients au cœur des présents « Échanges »... Une fois n'est pas coutume : *Questions de communication* se prête ici au jeu d'une actualité à première vue moins « sérieuse » que celle abordée d'ordinaire dans ses colonnes. Pourquoi ce choix ? Fondamentalement, et le plus

pour pointer du doigt le pouvoir dont est susceptible de s'arroger un animateur. Accès : <http://blogs.mediapart.fr/blog/karim-sarroub/170310/le-jeu-de-la-mort-christophe-hondelatte-t-il-encore-pete-les-plombs>. Consulté le 03/08/11.

⁶ Accès : http://programmes.france2.fr/jusqu-ou-va-la-tele/la_tele_en_questions_02.php. Consulté le 03/08/11.

sérieusement qui soit, pour des raisons scientifiques. En effet, soyons tout à fait clairs, cette émission nous a choqués.... Et ce pour des raisons résumées ici en une série de questions : comment des chercheurs ont-ils pu se prêter au jeu d'une télévision usant du spectacle que cette dernière entendait dénoncer ? Comment ont-ils pu accepter de sur-jouer ce qui a pour intention de s'apparenter à une pratique scientifique ? Finalement, qu'est-ce qui justifie qu'un chercheur se plie à un dispositif qui l'oblige à composer avec ce que, en certaines circonstances, il aurait été conduit à mettre à distance ? Les collègues se seraient-ils fait piéger ? Les sirènes de la reconnaissance auraient-elles été plus convaincantes que la prudence scientifique ?

Nous avons donc souhaité comprendre ce qui s'est joué entre une équipe de chercheurs et un lieu d'expérimentation qui se trouve être aussi une instance de légitimation (les chercheurs qui ont participé au *Jeu de la mort* ont répondu à des interviews, rédigé des papiers...). De ce point de vue, la lecture du dossier préparé par *Communication & langages* est éclairante, les auteurs (la plupart sont membres du GRIPIC, CELSA-Paris 4) qui y contribuent ayant été parties prenantes de l'expérience mais pas celle qui a fait l'objet d'une télévisualisation (l'expérience transposée de Milgram) : Yves Jeanneret, Valérie Patrin-Leclère, Camille Jutant, Valérie Jeanna-Perrier, Virginie Spies. Contactés ou bien directement par Christophe Nick, ou bien par un chercheur engagé dans l'expérimentation (Didier Courbet), ces derniers ont eu en charge un aspect de l'étude, celle des publics de l'émission (qu'il s'agisse des personnes assistant à l'enregistrement, ou bien de celles discutant de l'émission sur des blogs et forums). Une approche plus en phase avec leur discipline d'appartenance, les *sic*, alors que la section précédente de la recherche était prise en charge par la psychologie sociale. Dans le dossier qu'elle a publié, *Communication & langages* met donc à disposition une partie des résultats de l'étude. En parallèle, cette revue les inscrit dans une compréhension des recherches relatives au champ des médias et de la communication.

Pour notre part, fidèles à notre projet éditorial, c'est sur le terrain du débat d'idées entre chercheurs que nous avons souhaité nous engager, cet aspect nous paraissant insuffisamment présent dans l'émission et son traitement. D'ailleurs, exposant le projet du dossier de *Communication & langages*, Yves Jeanneret (2010 : 44) va également dans ce sens :

« Ce n'est pas que la parole des chercheurs soit absente du "forum élargi" que constituent les empoignades publiques sur la question médiatique. Au contraire, elle y est constamment convoquée. Mais elle n'y apparaît que réécrite au sein de l'économie du montrable, telle que les acteurs des médias la définissent ».

Pour donner une place aux chercheurs qui ne soit pas celle de l'instrumentalisation telle qu'on a pu la voir dans *Le jeu de la mort*, nous avons demandé à Érik Neveu⁷

⁷ Parmi les ouvrages d'É. Neveu, on peut lire *Sociologie du journalisme* (2004), et, en collaboration avec Br. Le Grignou, *Sociologie de la télévision* (2009).

et Brigitte Le Grignou⁸, politistes et spécialistes – notamment – des publics de télévision, de produire un premier texte⁹ qui a été soumis à la lecture de plusieurs autres chercheurs. Dans cette contribution, tous deux passent l'émission au crible du postulat scientifique que cette dernière semble défendre, montrant que si la psychologie sociale y occupe une place centrale, la démonstration – dont on voit très vite qu'elle est politique avant tout – occulte les parts psychique et sociale de ce qui devrait pourtant la constituer. Quand Philippe Breton (sic), Hervé Glevarec (sociologie) et François Jost (sic) leur répondent, ils se placent aussi sur le terrain de la démarche scientifique, ou bien pour montrer les limites de celle-ci (Philippe Breton, Hervé Glevarec, François Jost), ou bien pour montrer que le problème posé par l'expérience Milgram elle-même et les interprétations qui ont pu en être données sont insuffisantes (Philippe Breton).

Que l'on se situe dans ce qu'Hervé Glévarec présente comme étant une fallace (un objet de tromperie), François Jost comme une prétérition (parler de quelque chose alors que l'on a annoncé que l'on n'en parlerait pas), ou que l'on aille dans le sens d'une remise en cause de l'état agentique défini par Stanley Milgram (Philippe Breton), tous ces chercheurs partagent la même interprétation que celle défendue par Érik Neveu et Brigitte Le Grignou : les deux soirées sur France 2 ont fait « beaucoup de bruit pour presque rien ». Mais alors, comme le suggère François Jost : pourquoi en parler ? Parce qu'il semble important de discuter la validité scientifique d'une telle émission, tant en termes de projet que de résultats, et envisager, peut-être, de quelles liaisons dangereuses celle-ci est le produit...

La science en représentation

De quelle science s'agit-il ?

Selon Yves Jeanneret (2010 : 79) – qui a assisté à l'enregistrement de l'émission (c'est-à-dire la partie montrant le jeu), assis au milieu du public –, *Le jeu de la mort* – serait un docufiction. En effet,

« la parole des chercheurs est scénarisée, dans le cadre de la reconstitution d'une situation de recherche. Les éléments pragmatiques qui caractérisent une étude scientifique collective sont exhibés : observation en situation, ajustements méthodologiques, visionnage d'enregistrements, consultation de données, discussion d'hypothèses, exposé de résultats, etc. [...] L'observation effective d'échanges entre chercheurs dans le studio et la captation des images d'observateurs

⁸ Parmi les ouvrages de Br. Le Grignou, on peut lire *Sociologie de la télévision* (avec É. Neveu, 2009) et *Du côté des publics. Réceptions et usages de la télévision* (2003).

⁹ Au moment où É. Neveu et Br. Le Grignou rédigeaient leur contribution, le dossier de *Communication & langages* n'était pas encore paru. Ils n'y font donc pas référence de même qu'ils ne mentionnent pas l'émission *Le temps de cerveau disponible*. En effet, les désaccords portent plus sur la télévisualisation du jeu *La Zone XTrême* que sur ce documentaire.

sur le plateau relèvent du reportage ; la reconstitution de réunions de travail dans la villa de Le Corbusier s'apparente à une réalité feinte, puisque les chercheurs s'y représentent eux-mêmes ; enfin, la fiction habite le dialogue entre scientifique et animatrice qui a lieu pour les besoins d'un genre, la vulgarisation. Dans ce dernier cas, l'esthétisation des scènes et la formalisation du rôle (savant/novice, sage/séductrice) fait appel à une attente narrative identifiée, le professeur jouant vis-à-vis de l'animatrice un rôle proche de celui de Fontenelle face à la marquise des *Entretiens sur la pluralité des mondes* – avec son partage des rôles masculin et féminin et sa tonalité de fête nocturne de la beauté et du savoir ».

Et si l'on ajoute à ceci les caractères physiques de Jean-Léon Beauvois (barbe et longs cheveux blancs) complaisamment filmés par le réalisateur, on est face à une personnalité qu'Érik Neveu et Brigitte Le Grignou désignent comme étant le « bon client », celui qui – avec bonhomie, parfois avec rudesse, mais toujours sur un ton assuré – explique, argumente, trace au tableau des courbes et figures à même de faire passer le message de la science. Or, justement, de quelle science d'agit-il ? Dans ce cas de figure, il s'agit de celle qui place le savoir et les compétences scientifiques au service d'une cause : dénoncer l'abus de pouvoir, le décortiquer pour mieux le comprendre et le combattre. Pour Érik Neveu et Brigitte Le Grignou (2011),

« l'équipe de tournage (techniciens, réalisateur, animatrice) ne fabrique pas un autre produit standard, mais participe à la prise de conscience par une profession de sa responsabilité sociale. Les universitaires enfin, loin de céder aux charmes souvent décriés de la médiatisation, trouvent dans cette émission l'occasion de mettre la science – leur science – au service d'une cause plus noble que les intérêts d'une entreprise ou même des pouvoirs publics : il ne s'agit pas seulement de dénoncer la télévision commerciale et ses productions, mais de combattre rien moins que le "totalitarisme", aux dires même de Jean-Léon Beauvois qui voit dans la télévision un "totalitarisme tranquille" ».

Un jeu de miroir s'instaure donc entre les acteurs habituels de la télévision (présentatrice, techniciens, producteurs) et ceux nouvellement entrants, ici, les scientifiques. « Faire science » serait un objectif déterminant de ce jeu mais avec une visée qui est celle de la vulgarisation. Avec un défi toutefois : convaincre que le risque consistant à transposer sur un plateau de télévision contemporain, une expérience conduite en laboratoire dans les années 60, a été payant : « Une expression de cette mise en science est la reprise inlassable des résultats chiffrés. Le pourcentage des sujets soumis à l'autorité de la blouse blanche, au début des années 60 (62 %), comparé au pourcentage des sujets soumis à l'autorité de l'animatrice de télévision, "aujourd'hui" (81 % ou, parfois, "près de 80 %"), est constamment répété » (Neveu, Le Grignou, 2011). Que le maître d'œuvre de cette mise en scène soit Jean-Léon Beauvois n'est pas le fruit du hasard. Le vocabulaire utilisé est issu de la psychologie sociale, il renvoie peu ou prou à certains des travaux de ce chercheur, dont cet ouvrage – plusieurs fois réédité et écrit avec Robert-Vincent Joule en 1987 –, *Petit traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens*. Précisément, c'est ce réductionnisme qui dérange Érik Neveu et Brigitte Le Grignou, suggérant qu'on ne peut faire l'impasse sur des singularités psychiques des individus et/ou sur d'autres, contextuelles, pour comprendre ce qui se joue dans cette situation de soumission. Car le dispositif, quand bien

même parvient-il à faire en sorte que des sujets s'y soumettent, ne peut à lui seul couvrir l'ensemble des schèmes explicatifs mobilisables. Par conséquent, envisager la télévision comme seul « opérateur fonctionnel de pulsion » (Macé, *L'Humanité*, 27/03/10) n'est pas tenable.

Les limites de l'expérience Milgram

C'est notamment sur ce terrain qu'intervient Philippe Breton¹⁰, lui qui dit ne pas avoir vu l'émission mais avoir été contacté par ses promoteurs pour y participer. Proposition qu'il a déclinée car il supputait qu'on lui demanderait surtout d'apporter une caution scientifique. Revenant sur l'expérience de Stanley Milgram, il explique que, selon lui, l'état agentique n'existe pas et que ce n'est pas l'exercice de l'autorité qui transforme les gens en tortionnaires. Ce qui est présenté comme une découverte se délite du même coup, de même que la transposition des résultats de cette expérience avec la compréhension de ce qui s'est déroulé en Allemagne sous le régime nazi. D'ailleurs, Philippe Breton fait l'hypothèse, qu'un jour, on ne se souviendra même plus de cette expérience. Aussi espère-t-il qu'un musée existe déjà – ou existera – quelque part sur ce sujet, mais qu'il pourrait être intéressant de voir figurer en ce lieu non pas tant l'expérience elle-même que la réception de celle-ci... Et sur ce point, les chercheurs en communication auraient beaucoup à dire et à faire...

Toujours est-il que Philippe Breton fonde son argumentation sur ses propres travaux, plus particulièrement ceux qui concernent « les motivations des exécuteurs dans le cas des crimes de masse et des génocides et sur les débats qui accompagnent cette question, notamment parmi les historiens ». Il explique que si le protocole expérimental de Stanley Milgram est cohérent, l'interprétation des résultats, elle, pose problème. À ce sujet, il parle même de « la faiblesse scientifique – pour ne pas dire l'échec – de la conclusion ». En effet, rien dans le dispositif ne permet d'appréhender les motivations profondes des sujets qui torturent un cobaye. Pour cela, le sociologue en vient à cette épaisseur sociale à laquelle Érik Neveu et Brigitte Le Grignou faisaient référence et se tourne pour sa part vers l'éducation telle qu'elle était pratiquée aux États-Unis en ce début des années 60 pour expliquer la soumission manifestée par les cobayes dans l'expérience de Stanley Milgram :

« Éduquer c'est punir, de préférence en utilisant les châtiments corporels. L'enfant qui fait des erreurs et commet des bêtises doit être "corrigé". De façon tout à fait comparable, l'adulte qui

¹⁰ Sociologue, Ph. Breton est professeur en sciences de l'information et de la communication au Centre universitaire d'enseignement du journalisme (CUEJ) à Strasbourg. Ses travaux portent sur les pratiques d'argumentation et les techniques de communication. Si ses premières recherches ont plutôt porté sur l'histoire sociale des techniques, elles se sont progressivement orientées vers les procédés de manipulation comme en témoignent deux de ses derniers livres : *Convaincre sans manipuler. Apprendre à argumenter* (2008), *Les refusants. Comment refuse-t-on de devenir exécuteur ?* (2009).

fait des bêtises et qui commet des actes contraires à la loi doit être corrigé. Plus précisément encore, nous sommes dans une conception *vindicative* de l'éducation où toute erreur, toute infraction, chez l'enfant comme chez l'adulte, doit être jugée, punie et redressée. Les États-Unis héritent là de conceptions traditionnelles de l'éducation dont l'influence s'efface progressivement mais lentement et de façon très différentielle selon les pays, les cultures, les classes sociales concernées ».

Et ce modèle éducatif qui passe par la punition vindicative est, pour Philippe Breton, « fortement imprégné de l'idéal de justice vindicative qui a largement dominé dans le passé de l'Europe ». Aussi peut-on légitimement faire l'hypothèse que ce modèle perdure aujourd'hui. D'où cette conclusion : « Plutôt que d'essayer d'inventer une nouvelle autorité (celle de l'animateur représentant le Goliath télévisuel) pour expliquer le comportement des cobayes, je m'interrogerais sur la persistance du vindicatif dans notre société, au cœur même des croyances éducatives ».

« Le jeu de la mort » : une absence patente de résultats

Contrairement à Philippe Breton, Hervé Glévarac¹¹ a vu l'émission. Et pour lui, comme pour son collègue, celle-ci n'avance aucun résultat scientifique tangible. De ce point de vue, il est plus sévère encore que ne le sont Érik Neveu et Brigitte Le Grignou : « Non seulement je considère les conclusions affichées par les protagonistes de l'émission comme des erreurs scientifiques, mais [...] cette émission est perverse parce qu'elle a permis à France Télévisions de diffuser le jeu-limite, *La Zone XTrême*, sous le label du film documentaire *Le jeu de la mort*. Ainsi fait-il référence aux conclusions d'un psychosociologue, Laurent Buègue, qui s'est exprimé dans *Marianne* 2 (28/03/10) : « La simple juxtaposition des 60 % observés chez Stanley Milgram aux 81 % de *La Zone XTrême* est un exercice de pure fantaisie : comment peut-on comparer l'influence d'une animatrice flanquée d'un public d'une centaine de personnes et d'un staff de production cinquante ans plus tard ? ». Mais au vu de ceci, il met en évidence l'instrumentalisation dont ce jeu a été l'objet dans une configuration qui laisse entendre que l'autorité télévisuelle prendrait le pas sur l'autorité scientifique : « Ayant étendu au dispositif ludique un dispositif-*princeps* d'apprentissage, la perversité de l'émission viendrait d'avoir laissé entendre que l'autorité scientifique est dorénavant l'autorité télévisuelle ».

Ainsi ce programme nous mentirait-il et apparaîtrait-il, de ce fait, comme fallace, lui qui opère un glissement entre une expérience scientifique, conduite en laboratoire, et une autre, télévisuelle, pour en déduire que la télévision serait devenue, aujourd'hui, le lieu d'autorité par excellence. Or, c'est du même dispositif dont il s'agit : « Bref, ajouter autant de force qu'on veut à l'autorité du

¹¹ Chercheur au Laboratoire Communication et politique du CNRS, H. Glévarac est spécialiste de la sociologie de la culture et des médias. Parmi ses derniers travaux, on peut lire *La radio et ses publics. Sociologie d'une fragmentation* (2009), *La culture de la chambre. Pré-adolescence et culture contemporaine dans l'espace familial* (2010).

promoteur du dispositif, [ne le rend] pas ontologiquement plus télévisuel pour autant ». Et Hervé Glévarec de conclure : « Si l'enjeu est de montrer l'autorité de la télévision, c'est bien moins le dispositif du jeu que le discours sur le soi-disant sens d'un documentaire-jeu qui le montre, de façon tout à fait paradoxale, sinon perverse ».

Pour François Jost¹² qui, lui aussi, se réfère à l'expérience de Stanley Milgram, un point essentiel manque à l'analyse des scientifiques ayant participé au *Jeu de la mort* : le public. Dans l'expérimentation telle qu'elle est transposée, il n'est fait que partiellement référence à lui. Par exemple, Dominique Oberlé (2011) explique que les sujets testés ne s'y sont que faiblement référés (un sujet seulement) pour asseoir leur décision de poursuivre le jeu. Au-delà de ce fait, étudier la place du public dans ce cadre transcende l'influence mesurable qu'il peut jouer ou non à un moment ou un autre, mais revient à comprendre la place centrale qu'il occupe dans le dispositif et à en tenir compte. Aussi, même si les sujets testés ne semblent pas avoir été influencés par lui, dès lors qu'il fait partie du décor habituel d'un jeu télévisé, est-il un maillon sur lequel il est impossible de faire l'impasse. Pourquoi ce point aveugle et comment le comprendre ? Pour François Jost, cette défaillance s'inscrit dans ce qui différencie fondamentalement une expérience d'une autre :

« Dans un cas, il s'agit d'une expérience scientifique conduite dans un austère laboratoire avec des hommes en blouse blanche et, dans l'autre, d'un plateau clinquant, avec lumières, musique et public criant "la for-tune !" ou "châ-ti-ment !". Cette différence de contexte s'observe même dans les instruments qui rendent possible l'expérience : alors que le questionneur de Stanley Milgram a devant lui quelques interrupteurs et curseurs électriques, celui de "l'expérience extrême" a de grosses manettes sur un éventail de zones aux couleurs criardes, qui sont à l'image de l'univers de pacotille des jeux télévisés ».

Et cette non-prise en compte est une absence de réflexion sur ce qu'est la télévision et sur la nature du rapport qu'un joueur, par exemple, peut entretenir avec elle. François Jost explique que,

« malgré la volonté affichée des instigateurs de *La Zone XTrême* de "respecter" les paramètres de l'expérience de Stanley Milgram, il est difficile de considérer comme équivalentes les injonctions "L'expérience exige que vous continuiez" [injonction énoncée par le scientifique au cours de l'expérience Milgram] et "le jeu exige que vous continuiez" [injonction de l'animatrice, Tania Young, pendant le jeu télévisé]. Le glissement de la télé-réalité au mot fourre-tout "télévision" n'est donc

¹² Professeur en sciences de l'information et de la communication à l'université Paris 3 et spécialiste de la télévision, Fr. Jost a écrit nombre de nombreux ouvrages sur ce sujet. Parmi ces derniers travaux, on peut citer : *Grandeur et misères de la télé-réalité* (2009), *Les médias et nous* (2010). Concernant *Le jeu de la mort*, il explique avoir été très tôt mêlé à son lancement. Contacté par responsable de la communication *online* des chaînes du Groupe France Télévisions et du Club France Télévisions, il explique : « Celle-ci m'a proposé d'inviter à la projection organisée pour les journalistes, *via* mon blog, les gagnants d'un jeu de devinettes que je soumettrais aux lecteurs de mon blog et qui concernerait l'expérience de Stanley Milgram ». S'étant rendu à cette projection, il constate que les journalistes présents consacrent un accueil plutôt froid à l'émission. D'ailleurs, n'ayant lui-même critiqué la formule, il fut invité par plusieurs journaux à jouer le rôle de contradicteur vis-à-vis de C. Nick.

pas qu'un effet rhétorique qui permet de tenir un discours plus effrayant, c'est aussi l'indice d'une absence de réflexion théorique sur ce que j'ai appelé les "mondes de la télévision" ».

De l'influence de la télévision

La télévision fait mal : un *topos* qui a la vie dure

Philippe Breton comme François Jost doutent que *Le jeu de la mort* reste dans les mémoires. Preuve en est, selon François Jost, que l'on ne regarde pas moins la télévision depuis la diffusion de cette émission. Pourtant, le chercheur rappelle cette sentence figurant dans le documentaire de Christophe Nick : « Notre expérience pose [...] clairement la nature du pouvoir de la télévision [...]. La télévision peut sans contestation possible organiser demain la mort d'un individu en guise de divertissement ». Pourquoi un tel appel à la peur ? De quelles représentations de la télévision celui-ci est-il l'héritier ? Bref, que nous dit-il du rapport aux médias, tant d'un point de vue scientifique que, plus largement, social ?

Ce programme prend place dans un débat qui, de longue date, voit s'opposer les tenants d'une approche critique des médias à ceux qui mettent en évidence certaines des formes d'autonomie des publics. Mais il le fait avec des outils propres à une démarche expérimentale, une méthode peu habituelle dans les recherches conduites en France sur ces sujets. Pour autant, Érik Neveu et Brigitte Le Grignou expliquent que si les observateurs proposent une interprétation qui va dans le sens du pouvoir autoritaire qu'exercerait la télévision, c'est qu'ils étaient disposés à le croire : « Une série de raccourcis et d'approximations témoigne de ces (bonnes) dispositions dont un des traits saillants est de réactiver la bonne vieille prétention des intellectuels au monopole de la lucidité critique ». Pour appuyer cette croyance, nombre de lieux communs figurent dans l'émission mais aussi dans le livre déjà cité de Christophe Nick et Michel Eltchaninoff. Montée de l'individualisme, progression de la *trash* télévision, programmes extrêmes sont quelques-uns des poncifs qui expliqueraient la situation contemporaine. Temporellement situé – « depuis 10 ans », « depuis 20 ans », « de plus en plus » –, le danger n'en deviendrait que plus prégnant. Pour les deux chercheurs, ce phénomène est à rapprocher d'un *topos* relativement tenace :

« On reconnaît là au moins deux des "mythologies" télévisuelles : le déterminisme technologique qui prête aux médias de masse des effets massifs ; la pensée magique qui attribue à la télévision, grand sorcier, un pouvoir à la fois puissant, mystérieux et maléfique, dont on ne sait comment il agit sinon qu'il est doté d'une force contagieuse. Enfin, cette "emprise" s'exercerait sur la plupart des individus qui y sont exposés c'est-à-dire, en l'occurrence, non seulement les participants mais aussi les téléspectateurs, et potentiellement tous les membres des sociétés occidentales ».

Mais à ce constat alarmiste, *Le jeu de la mort* en ajoute un autre, celui selon lequel les êtres humains seraient aujourd'hui incapables de résister à l'autorité.

Revenant sur les visées et résultats de la *Zone XTrême*, Dominique Oberlé (2011 : 79) explique que l'une des intentions des chercheurs engagés dans cette expérience consistait à mettre à l'épreuve une idée qui serait souvent défendue selon laquelle on assisterait aujourd'hui au déclin de la soumission à l'autorité :

« Notre société ultralibérale a-t-elle développé, plus que d'autres, la capacité de résister ? Ou est-ce que l'individualisme qui caractérise notre époque et ses affirmations d'autonomie qui en sont la manifestation – "Je suis libre, je fais ce que je veux, c'est moi qui décide" – n'occulent pas la production de la soumission ? Ces questions qui nous tiennent à cœur, ont constamment alimenté notre travail, et chargent de sens l'interrogation de Burger (2009) "Les gens obéissent-ils toujours aujourd'hui" ».

Mais, selon Érik Neveu et Brigitte Le Grignou, le postulat relatif au déclin du geste résistant et des questions qui lui sont afférentes est contredit par des travaux montrant la diversification et l'intensification des répertoires d'actions résistantes (Bayat, 2009 ; Scott, 2009). C'est donc un désaccord de fond qui sépare les scientifiques engagés dans la *Zone XTrême* et ceux des contributeurs de ces « Échanges ». Pour autant, que nous apprend cette émission ? De quelles évolutions est-elle symptomatique ?

Les leçons du *Jeu de la mort*

Selon François Jost, cette émission est un cas d'école. Pour cela, elle vaut la peine que l'on s'y attarde car « la diffusion, la programmation et la réception de cette émission nous apprennent plus sur le fonctionnement de la télévision et les téléspectateurs que le documentaire lui-même ». Déjà, il est intéressant de constater que, depuis *Loft Story*, aucune émission n'avait bénéficié d'un tel battage médiatique. Cependant, en dépit d'une intense et offensive communication, ses résultats en termes d'audience furent médiocres. Voyons plutôt : deux millions et demi d'euros, 80 cobayes, 3 millions de téléspectateurs... Sur TFI, au même moment, ils étaient 7 millions à regarder *New York Section criminelle* et 4 millions à regarder *Louis la brocante*. Un élément que François Jost interprète en ces termes :

« Dans la mesure où le succès d'une case de la grille est un ratio entre le public attiré par un programme et son coût, d'un point de vue économique, le programme est une catastrophe : quand on sait qu'un épisode de série américaine coûte de 100 000 à 200 000 euros, la rentabilité de la case horaire est très médiocre ».

Et d'ironiser : « Cela prouve sans doute que le public de télévision est moins "obéissant" qu'on pourrait croire et que l'emprise de la télévision a des limites ». Pour Philippe Breton aussi la chose est entendue : « Je ne me risquerai pas à interpréter l'insuccès de l'émission de télévision en question, comme le premier signe que le public, comme de nombreux chercheurs, ne partage plus ce genre d'explication qui relègue l'humain au rang de marionnette ». Mais François Jost avance également l'idée selon laquelle cette émission est instructive en ce sens qu'elle pose la question de savoir « comment critiquer la télévision à la

télévision ? ». De ce point de vue, il pointe les contradictions dont font preuve le réalisateur mais également Jean-Léon Beauvois, tous deux faisant comme si le contenu télévisuel était uniforme, au mépris donc des genres qui la constituent. Par exemple, que des candidats aient pu expliquer le fait qu'ils s'étaient prêtés au jeu parce qu'ils se savaient dans une situation ludique n'est pas pris en compte mais interprété comme étant une confusion entre fiction et réalité, alors même que, au cours de la période de promotion de l'émission, ces deux personnalités ont usé de cette confusion pour dénoncer les morts et la violence télévisuels, qu'il s'agisse de ceux vus dans les séquences d'information ou de ceux qui sont au cœur des séries policières. Ce à quoi François Jost rétorque : « Si vraiment il n'y a aucune différence entre la violence du monde et la violence feinte par la fiction, pourquoi condamner la télévision plus qu'Hollywood ? ».

Ce brouillage entre fiction et réalité s'exprime en plusieurs circonstances. En voici un parmi d'autres : avant même qu'il ne s'engage, le joueur a été prévenu qu'il doit se prêter à un jeu qui est un pilote et ne sera pas diffusé. Pourtant, lors du déroulement de l'enregistrement, Tania Young ne cesse d'agir comme s'il s'agissait de la réalité, enjoignant le candidat à obéir aux injonctions qui lui sont adressées. Or, à aucun moment, cet aspect n'a été clarifié par les scientifiques ou par le réalisateur. Même problème avec le public dont François Jost dit qu'on ne sait pas réellement ce qu'il connaissait de la feintise ou non du jeu. Or, l'interprétation relative aux réactions de ce dernier ne peut avoir la même portée selon que celui-ci maîtriserait ou non les règles du dispositif. Sur ce plan, un détour par le dossier publié dans *Communication & langages* fournit une piste d'interprétation, plus particulièrement la contribution de Camille Jutant (2010 : 102-103) :

« Les publics de cette fausse émission se retrouvent confrontés à une redéfinition de la situation de communication dans laquelle ils sont impliqués. Entre le 14 et le 24 avril 2009, ils viennent participer au tournage d'un pilote de jeu télévisé, au studio 107 de la plaine Saint-Denis et, une fois que le premier candidat est passé, les membres de l'équipe de tournage leur expliquent qu'ils assistent en réalité à une expérience scientifique qui fera l'objet d'un documentaire sur le pouvoir de la télévision. On leur demande alors de bien vouloir continuer à jouer le rôle d'un public de jeu tout en sachant que les candidats, eux, ne sont pas au courant de l'expérience. En d'autres termes, ils assistent à un brouillage entre la "promesse ontologique" d'un jeu télévisé et les "promesses pragmatiques" que tiennent simultanément les acteurs du jeu (l'animatrice, le chauffeur de salle, les cameramen) et ceux du documentaire (le faux producteur, les chercheurs) ».

Dans ce cas, comment défendre l'idée selon laquelle le public aurait été complaisant vis-à-vis d'une configuration fondée sur le couple autorité/obéissance, alors même qu'il se savait partie prenante d'une expérience scientifique contrôlée ? Et comment se fait-il que des chercheurs, spécialistes des questions d'influence, aient à ce point négligé ce caractère relatif au positionnement psychologique des individus dans un dispositif dont les contours ont connu une redéfinition ? D'ailleurs, plusieurs des remarques confiées par des membres du public à Camille Jutant (2010 : 123) vont dans le sens de cette confusion entre fiction et réalité, pourtant écartée par les promoteurs du jeu :

« Les membres du public proposent, à plusieurs reprises, des analyses qui révèlent leur culture médiatique. Un jeu télévisé qui serait vraiment fondé sur l'exercice de la torture aurait forcément cherché à exploiter les ressorts du sensationnel et aurait montré des images de souffrance à son auditoire. "Le fait qu'on le voit pas lui (Jean-Paul [le sujet qui mime la souffrance subie du fait des impulsions électriques]) ; ça perd en crédibilité. Une émission vraiment sur du voyeurisme, et ce genre de choc aurait fait un gros plan sur sa tête en train de se décomposer parce qu'il prend de l'électricité dans la main" (extrait entretien 17). L'incohérence est très souvent signalée en ce qui concerne la logique du jeu. Cet argument est souvent un pivot essentiel de l'argumentation des publics : "Comment on peut faire un jeu où même quand on ne répond pas aux questions, on gagne ? Quelle est la logique du jeu de faire arriver jusqu'au bout mais sans répondre aux questions, c'est plus un jeu" ».

Conclusion

En accord avec l'analyse d'Érik Neveu et de Brigitte Le Grignou, les chercheurs ici réunis relativisent l'intérêt scientifique du *Jeu de la mort*. D'ailleurs, plutôt que de voir en cette émission – ou en l'expérience qui lui a servi de modèle – une analyse du rapport à la soumission, ils y voient le symptôme du rapport que d'aucuns entretiennent avec les médias, dans un cadre social particulier. Tous partagent également l'avis selon lequel *Le jeu de la mort* procède à un amalgame discutable entre télévision et pouvoir. Les conclusions de chacun vont en ce sens. Philippe Breton écrit : « L'inconvénient majeur de ce type d'amalgame est sans doute de constituer, comme disait Paul Watzlawick, une "terrible simplification" d'une situation qui, à l'examen, semble plus complexe qu'il n'y paraît ». Pour Hervé Glevarec, on est face à une situation perverse, sachant que « la définition d'un discours pervers, c'est de faire ce qu'on dénonce ». Et pour François Jost, « cette prétériorité télévisuelle, qui consiste à montrer au public ce qu'on condamne, est mise en œuvre avec succès par les chaînes privée dans de nombreux programmes qui flattent le voyeurisme du téléspectateur. Y recourir pour s'adresser à un téléspectateur citoyen était jouer avec le feu car celui-ci attend autre chose du service public ».

En « jouant avec le feu » et en risquant d'établir des liaisons dangereuses avec un commanditaire dont les attentes sont nécessairement en écart par rapport aux leurs, les scientifiques concernés ont-ils eu le sentiment d'avoir été piégés ? Pour Dominique Oberlé (2011 : 77) dont la contribution¹³ à visée autoréflexive ne néglige pas cette question : « Profiter des moyens donnés par la télévision non pas pour répliquer (à peu près 3 000 personnes recrutées dans douze pays différents sont passées dans le paradigme d'obéissance), mais pour transposer le

¹³ Dans une contribution signée D. Oberlé *et al.*, la note 1 apporte cette précision : « Le texte qui suit est celui d'une conférence donnée lors du 8^e Congrès international de psychologie sociale en langue française de l'ADRIPS à Nice en août 2010, suite à l'invitation de Nicole Dubois présidente de l'ADRIPS. La conférence faite par Dominique Oberlé rend compte du travail des trois auteurs signataires de cet article ».

paradigme de Milgram dans un champ social hors laboratoire nous est apparu comme une très belle opportunité et d'un réel intérêt scientifique ». Elle explique même avoir « accepté d'en être » pour répondre à une exhortation lancée par Robert-Vincent Joule à ses collègues psychosociologues lors du Congrès de psychologie sociale de Lausanne en 2006 et qui avait pour intention de faire connaître leur discipline au grand public. Si la chercheuse explique que l'équipe scientifique a pris autant de précautions que faire se peut pour s'assurer que les conditions expérimentales seraient respectées, en revanche, elle n'a eu aucune prise sur d'autres aspects. Dominique Oberlé (2011 : 76) dit même s'être indignée devant les effets télévisuels de spectacularisation :

« Au moment de la promotion du documentaire, [...] [l]es choses nous ont alors échappé, ainsi qu'au producteur d'ailleurs, du moins en partie. C'est ainsi qu'on a pu voir partout le candidat hurlant de douleur, ce qui donnait une image totalement fallacieuse du propos du documentaire et m'a mise personnellement très en colère. De la même manière, il n'y a pas eu de psychologue social sur le plateau lors du débat, ce qui est quand même un comble ».

Quoi qu'il en soit, pour la chercheuse, cette émission a honoré au moins un de ses projets : faire connaître la psychosociologie en dehors des sphères académiques. Un résultat qui transcenderait selon elle les risques encourus, d'autant qu'il aurait permis de poser des questions qui sont, pour une discipline, un signe de vitalité.

Au-delà de l'expérience Milgram et des travaux sur l'obéissance, ce sont donc aussi des préoccupations relatives au statut social de la science et à sa reconnaissance qui ont été posées avec cette émission. Mais sur ce point aussi un clivage se fait jour entre la réponse qu'ont donnée à ce problème Jean-Léon Beauvois et son équipe (en y allant) et celle que leur donnent les contributeurs de ces « Échanges » (en se méfiant des effets pervers d'une telle alliance). Un hiatus dont on verra le prolongement dans la précédente livraison de *Questions de communication*.

Références

- Bayat A., 2009, *Life as Politics. How Ordinary People Change the Middle East*, Stanford, Stanford University Press.
- Beauvois J.-L., Joule R.-V., 1987, *Petit traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2008.
- Breton Ph., 2008, *Convaincre sans manipuler. Apprendre à argumenter*, Paris, Éd. La Découverte.
- 2009, *Les refusants. Comment refuse-t-on de devenir exécuteur ?*, Paris, Éd. La Découverte.
- Burger, J. M., 2009. « Replicating Milgram : Would people still obey today ? », *American Psychologist*, 64, 1-11.

« Le jeu de la mort » : des liaisons dangereuses ?

Glevarec H., 2010, *La culture de la chambre. Pré-adolescence et culture contemporaine dans l'espace familial*, Paris, Éd. La Documentation française.

Glevarec H., Pinet M., 2009, *La radio et ses publics. Sociologie d'une fragmentation*, Paris, Éd. Irma/Mélanie Sèteun.

Jeanneret Y., 2010, « Une volonté de savoir au crible d'une querelle médiatique », *Communication & langages*, 166, pp. 75-99.

Jost Fr., 2009, *Grandeur et misères de la télé-réalité*, Paris, Éd. Le Cavalier bleu.

— 2010, *Les médias et nous*, Paris, Bréal.

Jutant C., 2010, « "La Zone Xtrême" et ses publics télévisés : situations de communication multiples et ajustements permanents », *Communication & langages*, 166, pp. 101-128.

Le Grignou Br., 2003, *Du côté du public. Usages et réceptions de la télévision*, Paris, Éd. Économica.

Le Grignou Br., Neveu É., 2009, *Sociologie de la télévision*, Paris, Éd. La Découverte.

Neveu É., 2004, *Sociologie du journalisme*, Paris, Éd. La Découverte.

Nick C., Eltchaninoff M., 2010, *L'expérience extrême*, Paris, Don Quichotte.

Oberlé D. et al., 2011, « Une transposition du paradigme d'obéissance de Milgram à la télévision : enjeux, résultats et perspectives », *Connexions*, 95, pp. 71-88.

Patrin-Leclère V., 2010, « Jusqu'où va la télé ou les incertitudes de la communication médiatique », *Communication & langages*, 166, pp. 53-73.

Scott J., 2009, *La domination et les arts de la résistance*, trad. de l'anglais par O. Ruchet, Paris, Éd. Amsterdam.

